

6 décembre 1968

« Un match de tennis ? Contre les Clefs-à-molette ? s'exclama Tony Miles. Est-ce que les Clefs-à-molette jouent au tennis ?

– Apparemment, sinon ils ne nous auraient pas invités, fit remarquer Mr Moore.

– Je n'ai jamais entendu parler d'une Clef-à-molette jouant au tennis. Vous avez entendu parler de ça, vous autres ? » insista Tony. Nous dûmes confesser que nous n'en avions jamais entendu parler, une Clef-à-molette étant un élève d'une école technique qui, dans la hiérarchie snob de Wesley, se situait même au-dessous des écoles afrikaners, terreau mixte où poussaient des Roulements-à-billes et des Buses, rejetons mâles et femelles d'une sous-espèce de Culs-Terreux à dos poilu. Normalement, avec les Clefs-à-molette nous jouions uniquement au rugby, parce que c'était le seul sport qui se pratiquait dans ce genre d'établissements – du moins le prétendions-nous –, le rugby étant le plus important, en réalité l'unique, dénominateur commun de la culture blanche en Afrique du Sud.

« Peut-être viennent-ils juste de se mettre au tennis et veulent-ils améliorer leur jeu », suggéra Mr Moore, notre entraîneur. Les Clefs-à-molette en question appartenaient à la Goldfields Technical School d'Odendaalsrust, laquelle nous avait invités – défiés, disait Mr Moore – à un tournoi de tennis.

« *Donc on doit renoncer à un samedi pour apprendre aux Clefs-à-molette par quel bout il faut tenir une raquette ?* » râla Tony. Inflexible, Mr Moore rétorqua qu'il serait grossier de notre part de refuser une telle proposition : nantis, riches de privilèges et de culture, nous nous devons de faire profiter de nos manières et de notre savoir des jeunes moins privilégiés que nous. Loin d'être convaincus, nous dûmes cependant admettre que Mr Moore avait placé la chose sur le terrain non négociable de la morale et nous résigner à faire preuve de notre présumée grandeur d'âme. En raison d'un calendrier déjà bien rempli, le match fut programmé pour le dernier samedi de l'année scolaire. Qui était aussi le jour où, gâterie spéciale de cette fin d'année, nous pouvions inviter des filles de Victoria High, établissement jumeau du nôtre, à notre séance hebdomadaire de cinéma – mais, souligna Mr Moore, comme celle-ci se déroulait en fin d'après-midi, cela ne gênait en rien nos activités sportives. Nous serions de retour amplement à temps pour voir le film.

Un faible espoir, qui se renforça à peine lorsque nous avons appris que les Clefs-à-molette demandaient à nous affronter sur notre terrain : apparemment, ils ne disposaient que de deux courts et venaient de se rendre compte que cela risquait de prolonger indûment la rencontre. « Seigneur, gémit Stephen Maddox, ça n'a même pas de courts et ça a la prétention de jouer contre nous. » De nouveau, Mr Moore insista sur le fait qu'il n'était pas question de les snober : « Il se peut que ces garçons cherchent une occasion de sortie en ville – et vous ne souhaitez pas vraiment vous rendre à Odendaalsrust, n'est-ce pas ? » La question ne se posait pas. On décida donc que les Clefs-à-molette viendraient chez nous et que nous pousserions même l'hospitalité jusqu'à leur offrir un déjeuner léger – ce qui, étant donné la qualité des mets préparés par Mrs Cameron, notre intendante, pouvait difficilement passer pour un geste extravagant de générosité. Il était entendu que les invités rentreraient chez eux dès la fin de la rencontre, pourtant

nous les tenions déjà pour des resquilleurs qui chercheraient à se faufiler parmi nous, crainte exprimée même par des garçons qui, en temps normal, n'avaient que mépris pour les histoires de tennis. La résistance se manifesta si bruyamment et si ouvertement que Mr Robinson, le directeur, se sentit obligé de dénoncer à la chapelle « ce vilain orgueil qui pousse à rejeter un voisin du seul fait qu'il n'a pas bénéficié des mêmes privilèges que vous ». La protestation entra dans la clandestinité, sans s'atténuer pour autant. De l'avis général, nous allions être envahis par les Clefs-à-molette et notre établissement ne serait plus jamais le même.

Demi-Afrikaner moi-même, j'avais du mal à partager le dédain de mes camarades pour tout ce qui émanait de cette population, mais je ne supportais pas non plus la moindre allusion à ma possible appartenance à la catégorie des Roulements-à-billes. Par chance, j'étais toujours premier en anglais, ma meilleure matière. Réussite plaisante, si ce n'est qu'à Wesley les résultats scolaires proprement dits venaient loin derrière les prouesses sportives et les exploits d'un Sydney Broadben réussissant à subtiliser dans la cuisine le pain brioché du directeur, ou ceux d'un Peter Emery capable d'enflammer ses propres pets. Je n'enviais pas ce genre de prouesses – limitées à leur réalisation même –, tout en nourrissant en secret l'ambition de prouver une fois pour toutes que je n'appartenais pas au vulgaire troupeau.

Le tennis semblait être le moyen d'y parvenir : même si, évidemment, il ne suscitait pas la même adulation que le rugby parmi la population sud-africaine, y compris chez des gens très intelligents, Wesley le tenait en grande considération à cause de Wimbledon qui, aux yeux des méthodistes, symbolisait le snobisme et ces privilèges qu'ils prétendaient désapprouver mais auxquels ils étaient si sensibles. À Bloemfontein, cœur aride de la République d'Afrique du Sud, le tennis passait pour une perversité quasi héroïque. À ma surprise et à celle de la plupart de mes pairs, il se trouva que je possédais ce que Mr Moore appelait un

« œil excellent », probablement grâce à ma fréquentation précoce des courts de tennis cahoteux de Verkeerdespruit, ma ville natale, où la trajectoire de la balle m'avait habitué à ne tenir pour acquise aucune des lois classiques de la dynamique, et à attendre jusqu'à la toute dernière seconde avant de frapper. Ce coup imprévisible, qui évoquait vaguement le geste d'un handicapé, désarçonnait mes adversaires et, à mon entrée en quatrième, j'étais un des meilleurs joueurs du collège. Le numéro trois en réalité, derrière Peter Emery et Tony Miles, élèves de sixième. Lequel Tony Miles, délégué des élèves et Victor Ludorum, vainqueur aux jeux, montrait une telle supériorité en tout, sauf en études proprement dites, qu'il était systématiquement mis hors compétition. Je me retrouvais donc le deuxième meilleur joueur après Peter Emery.

La veille du match, Tony Miles se plaignit à l'infirmière chef d'une élongation, provoquée, affirma-t-il, par l'effort qu'il avait dû faire pour descendre sa malle de l'étagère, au sous-sol, en prévision des vacances. Mr Moore eut l'air sceptique. « Vraiment, Miles, vous en êtes sûr ? Vous ne faites généralement pas vos bagages si longtemps à l'avance.

– Évidemment que j'en suis sûr, monsieur. Essayez et vous verrez. » Des gloussements s'élevèrent du groupe d'admirateurs qui accompagnait toujours Tony Miles. Ils savaient que l'infirmière chef refusait d'examiner la zone située entre la taille et le genou. « Oh, disait-elle, si c'est là que ça se passe, vous devez faire très attention », et elle prescrivait de l'aspirine vitaminée ou un bandage, parfois les deux, selon la nature de la prétendue blessure.

« J'en conclus donc que vous n'assisterez pas à la séance de cinéma de samedi soir, dit Mr Moore.

– Je ne sais pas, monsieur, il faudra peut-être que je me force – vu mes fonctions, l'accueil des filles et tout le tintouin. » Là-dessus il s'éloigna en boitant ostensiblement, sous les rires

approbateurs des disciples. C'est ainsi que, par défaut, je fus proclamé Joueur numéro deux ; et lorsque, ce même soir, Peter Emery se plaignit avec force gesticulations de brûlures consécutives à l'ingestion d'une variante particulièrement gratinée de la soupe aux choux de Mrs Cameron, je me retrouvai Numéro un. Je savais, pour l'avoir beaucoup lu, que de nombreuses carrières illustres étaient nées grâce à un forfait de la vedette, pour des raisons traditionnellement banales, mais une élongation et un derrière roussi, c'était par trop vulgaire. Je me consolai en pensant que, si je me montrais particulièrement brillant, personne, en toute justice, ne pourrait attribuer ma prestation aux circonstances. L'héroïsme, nous avait dit Mrs Smithers, notre professeur d'anglais, tient beaucoup au fait de se trouver à la bonne place au bon moment ; je savais aussi qu'il fallait se montrer à la hauteur.

Le jour du match de tennis fut aussi le premier vrai jour de l'été : une chaleur torride, accompagnée d'un vent suffocant annonciateur d'orage et de feux d'artifice. Assis dehors, un petit groupe d'entre nous attendait les Clefs-à-molette, plutôt comité d'inquisition que délégation d'accueil. Certes nous n'aurions pu les renvoyer, fussent-ils apparus revêtus de peaux de bêtes et brandissant des lance-pierres, mais il y a toujours une prime pour celui qui voit un événement le premier et, de l'idée générale, la visite des Clefs-à-molette en serait un inoubliable.

Première déception à la vue du véhicule qui les transportait. Notre imagination débridée et cruelle nous avait présenté un bus scolaire recouvert de fourrure synthétique, ou un camion militaire peint en orange. Ce qui débarqua fut un camping-car banal et tout ce qu'il y a de propre ; d'où sortirent des garçons ordinaires, l'air plutôt intimidé, loin de la horde vulgaire et déchaînée inventée par l'imaginaire methodiste. Ils portaient une tenue scolaire réglementaire – un assemblage jaune et bordeaux assurément peu séduisant, néanmoins un véritable uniforme avec

cravate, casquette, chaussures et chaussettes. Pour autant qu'on puisse le voir, il ne leur manquait ni membres ni dents, et leur saleté ne sautait pas aux yeux. Somme toute, six garçons banals, réfugiés dans un silence probablement inhabituel. À l'évidence, ils avaient eu chaud pendant le voyage : les cheveux collaient au front et, chez ceux qui avaient enlevé leur blazer, de grands cernes de transpiration marquaient leur chemise blanche aux aisselles.

Tim Watkins, qui se tenait à côté de moi, tira la seule conclusion possible : « Seigneur, on voit qu'ils ne sont pas habitués à porter des vêtements, hein ? » suivie, après un rapide examen de la troupe, de : « Dieu du ciel, regarde çui-là, on dirait qu'il est rachitique. » Je regardai dans la direction indiquée. Et là, clignant légèrement des yeux au soleil, dans toute sa gaucherie sereine, se tenait Fanie van den Bergh.

« Oh, celui-là ? dis-je le plus nonchalamment possible. Je crois que je le connais depuis... depuis mon enfance. C'était un des pauvres du village. »

1

1962

Naturellement, les enfants s'intéressent à tout nouveau venu, futur objet ou non de leur charité ou de leur persécution. Ainsi, même Fanie van den Bergh suscita un silence attentif quand le directeur, Mr Viljoen, l'amena dans notre salle de classe et que Miss Jordaan lui assigna un pupitre au premier rang, séparé du mien par la travée. Au premier coup d'œil, il ne nous parut susceptible ni de charité ni de persécution – bref, juste un garçon ordinaire. Il était très maigre, mais nombre d'autres enfants de ma classe l'étaient aussi ; pauvrement habillé de vêtements légèrement crasseux, ce qui, là encore, n'avait rien d'exceptionnel à Verkeerdespruit. Ses chaussures éculées, pour le coup, le singularisaient dans une classe en majorité de va-nu-pieds, mais on prit la chose pour une concession à sa première journée d'école. Les habitants de Verkeerdespruit, disait ma mère, se devaient de prouver qu'ils possédaient des chaussures. Moi, je n'en portais jamais, même le dernier jour du trimestre, contrairement à tous les autres.

Durant la matinée, Miss Jordaan posa quelques questions à son nouvel élève, en partie pour le mettre à l'aise, en partie, je suppose, pour satisfaire sa propre curiosité : nommée depuis relativement peu de temps à Verkeerdespruit, elle n'avait pas encore perdu l'espoir de découvrir un sujet d'exception. Fanie, à l'évidence, n'en était pas un : aux questions de Miss Jordaan il répondit par l'habituel silence renfrogné, signe d'ignorance ou de timidité, ou des deux à la fois. Alors l'institutrice et les vingt-cinq élèves de première et deuxième année retombèrent dans leur routine, et Fanie van den Bergh s'inséra tranquillement dans le système éducatif primaire peu astreignant de l'État libre d'Orange.

Dès la première récréation, le peu de curiosité qui pouvait subsister à son encounter disparut : Fanie ne demandait qu'à se joindre à nos parties de *kennetjie*, ce qui suggérait un mélange convenable de conformisme et de défi de l'autorité : le *kennetjie*, jeu rudimentaire dans lequel un long bâton tenait lieu de batte et un bâton plus court de balle, était officiellement interdit depuis que Marius Venter s'était entaillé le front en essayant d'arrêter l'un des plus vigoureux lanciers de Louis van Niekerk.

Fanie se montrait peu prolixe sur ses origines, admettant néanmoins être originaire de Ficksburg, bourgade ni assez proche pour en faire un des nôtres ni assez éloignée pour paraître exotique. Il avait neuf ans, l'âge moyen dans notre classe, à l'exception de Tjaart Bothma, que son père avait retiré de l'école pendant un an parce qu'il avait découvert une référence à la théorie de l'évolution dans notre manuel de sciences naturelles. Il était communément admis que si le père de Tjaart, surnommé *Bobbejaan-Bakkies* Bothma, Bothma-face-de-babouin, nourrissait une telle aversion pour la théorie de l'évolution, c'est parce qu'il y trouvait une explication peu flatteuse de son physique ; mais nous évitions toute référence aux babouins en présence de

Tjaart, à qui son avantage en âge procurait un avantage disproportionné en taille.

En réalité, une seule chose différenciait légèrement Fanie des autres : il n'avait ni frères ni sœurs. Les familles à enfant unique étaient rares à Verkeerdespruit en 1962. Le fait que moi-même j'appartenais à cette catégorie ne me semblait pourtant pas nécessiter d'explication, habitué que j'étais à ce que ma famille ne ressemble pas tout à fait aux autres familles du village. Mais Fanie était par ailleurs si ordinaire que cette légère entorse à la norme des quatre enfants paraissait une anomalie. Son père, le nouveau barman de l'hôtel Loubser, remplaçait Schalk Redelinghuis dont la rumeur disait qu'il avait noyé tous les bénéficiaires de l'établissement dans l'alcool. Nous en avons donc conclu que le père de Fanie était un homme sobre, et Louis van Niekerk avait déclaré d'un ton péremptoire : « C'est pour *ça* qu'il est fils unique.

– Pour *ça* quoi ? » avais-je demandé de mauvaise grâce, contraint malgré moi de fournir à Louis une occasion de montrer ses capacités de déduction.

« Parce que son père est barman, évidemment, avait-il rétorqué d'un ton suffisant. Ça signifie qu'il rentre trop tard chez lui le soir. »

Trop tard pour quoi ? aurais-je souhaité demander, mais comme c'était clairement ce que Louis van Niekerk voulait que je fasse, je me contentai d'un « Oh ! » et fis semblant de m'arracher une épine du pied.

Ainsi déchiffré et classé, Fanie van den Bergh cessa de nous intéresser. Personne n'était méchant avec lui, certains même se montraient amicaux : ceux qui, faute d'un compagnon privilégié, pensaient que Fanie pouvait remplir ce rôle ; d'autres, comme moi, à qui on avait appris qu'il faut être aimable avec les étrangers. Je ne me souviens pas qu'on m'ait jamais donné la raison de ce précepte, mais je l'ai accepté au même titre que celui qui enjoignait de ne pas s'essuyer le nez sur sa manche ou

de ne pas prononcer le mot *kaffir*¹ – marque de la différence entre nous et les autres habitants de Verkeerdespruit.

Mon père était le magistrat de la ville, et notre maison la deuxième plus grande habitation de l'agglomération après le presbytère – la troisième en réalité, mais la plus grande de toutes appartenant au Dr Mazwai, dans le township, ne comptait donc pas. Pas plus, d'ailleurs, que le presbytère, propriété de l'Église, et donc subventionné d'une certaine façon par la communauté grâce aux six pennies que les fidèles donnaient à la quête. Nous pouvions ainsi croire que nous possédions la plus grande maison de Verkeerdespruit, et je le croyais. Par ailleurs, mon père parlait anglais, caractéristique sinon unique du moins rare à cette époque, à Verkeerdespruit ; mon prénom, Simon, était censé se prononcer à l'anglaise, ce que mes congénères jugeaient affecté. Mes parents venaient du Cap, ville plus importante même que Bloemfontein, et tenue généralement pour beaucoup plus avancée. Quant à Verkeerdespruit... Verkeerdespruit ne prétendait à aucune considération de la part du reste du monde. Elle figurait dans notre livre d'histoire au titre de foyer d'une petite tribu indigène « amicale » – ce qui signifiait que les autochtones n'avaient opposé aucune résistance à l'occupation de leur terre par les Voortrekkers² – et comme le lieu où deux chefs voortrekkers, n'ayant pas d'ennemis contre qui s'unir, s'étaient querellés entre eux, obligeant l'un des groupes, piqué au vif, à reprendre la route pour tomber sur une communauté indigène beaucoup moins docile et se faire anéantir, tandis que l'autre, resté sur place, fondait le village blanc de Verkeerdespruit. Un nom – *mauvaise crique* – déprimant en soi, comme si les fondateurs s'étaient rendu compte de leur erreur, mais avaient manqué

1. Le terme *kaffir* désigne péjorativement un Noir en Afrique du Sud.

2. Les Voortrekkers sont les populations boers ayant participé au Grand Trek (la Grande Migration, dans un désir d'indépendance, de la colonie du Cap vers l'intérieur des terres) entre 1835 et 1852.

d'esprit d'initiative pour y remédier. Chaque année, une lugubre cérémonie, à la mémoire du groupe héroïque qui s'était fait massacrer, se déroulait autour du socle de ciment conservant les empreintes du char à bœufs venu en 1938 pour la célébration du centenaire du trek. Le socle conservait aussi l'empreinte clairement visible d'une chaussure à haut talon, ayant selon la légende appartenu à l'épouse du maire, affligée d'alcoolisme.

Pour résumer, je dirais que mon environnement n'était pas à la hauteur de mes ambitions. De toute façon, je savais qu'à la fin de la cinquième je rejoindrais le collège de l'État libre à Bloemfontein. À partir d'un certain âge, affirmait ma mère, on avait besoin d'un enseignement dépassant ce qu'elle appelait la Base ; la Base de Verkeerdespruit permettait probablement tout juste d'éviter une sévère déficience mentale. En me montrant gentil avec Fanie van den Bergh, je me comportais d'une façon plus civile que d'usage à Verkeerdespruit. J'avais parlé de ce garçon à ma mère, elle avait l'intention de rendre visite à la sienne, comme elle le faisait pour chaque nouvel arrivant au village, en partie par devoir social, en partie au titre de secrétaire de l'Orange Vrouevereniging, ou OVV, organisation charitable féminine qui s'occupait des pauvres blancs. Les van den Bergh étant effectivement très pauvres, il faudrait qu'elle passe régulièrement les voir, perspective peu réjouissante car Mrs van den Bergh était un moulin à paroles et, bien que plus âgée que ma mère, s'obstinait à l'appeler « tante ».

Incité par cette information à exercer ma propre charité, j'offris un de mes sandwiches à Fanie pendant la récréation, mais il refusa – avec une certaine grossièreté, selon moi. C'était un sandwich au pain blanc, offrande particulièrement délicate, car la farine blanche n'était pas subventionnée, contrairement à la noire utilisée par les pauvres. Mais en voyant Fanie accepter le *vetkoek* que lui proposait Louis van Niekerk, j'en conclus qu'il n'avait pas l'habitude du pain blanc et ne savait pas que c'était

meilleur pour la santé que le *vetkoek*. Ma mère ne me donnait pas de *vetkoek*.

Malgré cette rebuffade, il m'est arrivé d'aider Fanie à faire ses devoirs de calcul. Ce qu'il semblait apprécier plus que le sandwich, mais s'il était satisfait de connaître les résultats, il ne s'intéressait guère aux explications que je lui donnais sur la façon de les obtenir. En lecture, en revanche, je ne pouvais l'aider : expliquer pourquoi par une certaine combinaison de lettres on obtenait un chien plutôt qu'un chat dépassait mes compétences. Fanie, me semblait-il, devait pouvoir arriver à faire une si simple distinction sans explications.

« Tu ne sais pas quelle est la différence entre un chien et un chat ? » lui criais-je, exaspéré. « Non », répondait-il tranquillement.

« Alors, c'est quoi ça ? » Je pointais du doigt le bâtard de Mrs Maree, qui passait en trottinant devant les grilles de l'école. Mrs Maree habitait juste à côté et se plaignait régulièrement de certains de nos comportements. Son chien, lui, nous aimait bien, et parfois il condescendait à venir rendre visite à mon Dumbo, un chiot de six mois.

« C'est Skollie, dit Fanie.

– Oui, mais c'est quoi, Skollie ? Un chien ou un chat ?

– Un chien, évidemment. » Il me regarda comme si j'étais un débile mental.

« Donc, si tu sais reconnaître un chien quand tu en vois un, pourquoi tu ne peux pas reconnaître le mot quand tu le vois ? »

Il réfléchit un moment. « Parce que le mot n'a pas de queue ni d'oreilles, finit-il par dire.

– Mais un chat aussi a une queue et des oreilles. » J'étais ravi de le voir entrer si obligeamment dans ma stratégie pédagogique. Mais il dit simplement : « Non, pas comme celles des chiens. » Quand j'appris plus tard qu'il avait raconté à Tjaart Bothma que j'ignorais la différence entre un chien et un chat, j'en conclus

que Fanie van den Bergh était stupide. Lui, pour sa part, semblait inconscient du fait et continuait sa route, impassible, sans paraître troublé par ce défaut de prouesse. Miss Jordaan pas davantage, qui n'essayait pas de l'obliger à constater la gravité de son cas, comme elle le faisait avec d'autres dans la classe. Ce que je trouvais injuste, car l'état de la plupart d'entre eux était en réalité moins désespéré que celui de Fanie.

Ayant rempli mon devoir envers lui, je décidai de l'abandonner à l'obscurité convenant à ses talents et renonçai à lui apprendre quoi que ce soit. J'étais toujours gentil, bien sûr, mais il ne semblait pas y avoir grand-chose qui méritât cette gentillesse. Involontairement, ma mère me confirmait dans cette conviction en racontant ses visites à la mère de Fanie.

« Je me demande, déclara-t-elle un soir après le souper, pourquoi nous nous inquiétons.

– Nous nous inquiétons de quoi ? interrogea mon père.

– Oh, de gens qu'on ne peut pas aider, comme Mrs van den Bergh. »

Voilà qui m'intéressait. « Pourquoi ne peut-on pas l'aider ?

– Je ne crois pas qu'elle le veuille. Je lui ai apporté le livre de recettes que nous avons rédigé, celui qui parle de repas et de nutrition...

– Tu veux dire *Repas sains pour familles nombreuses* ? sourit mon père.

– Oui, et elle se plaint qu'il ne contienne pas de recette de *vetkoek* – vraiment, cette horreur pleine de féculents et de graisse, exactement le genre de chose que nous voulons convaincre ces gens de ne plus manger.

– Pourquoi veut-elle faire du *vetkoek* ? » demandai-je. Je poursuivais ma petite idée.

« Il semble que son fils n'arrête pas de la harceler pour en avoir. Je lui ai dit que c'est mauvais pour lui, mais je pense qu'elle ne me croit pas. »

Ainsi donc, Fanie préférait bien le *vetkoek* de Louis au pain blanc de ma mère.

« De plus, ajouta ma mère, elle me dit que le livre ne lui sert à rien parce qu'ils ne sont pas une famille nombreuse. Elle ne comprend tout simplement pas le truc.

– Et c'est quoi, le truc ? s'enquit mon père.

– Eh bien, que les recettes sont faites pour des gens trop pauvres pour pouvoir s'acheter de la viande, des œufs et autres choses.

– Alors pourquoi ne pas l'avoir intitulé *Repas sains pour personnes trop pauvres pour pouvoir s'acheter viande, œufs et autres choses* ?

– Oh, vraiment, John, ce n'est pas la question ! » Ma mère riait, mais malgré ce rire dont la raison m'échappait, je saisisais ce qu'elle voulait dire. La question, c'était que les van den Bergh ne pouvaient comprendre ce dont il était question.

En conséquence, contrairement à ma mère qui s'efforçait d'élever le niveau de vie des van den Bergh, je cessai de m'inquiéter. Fanie prit place parmi les objets anonymes de Verkeersdruif et y serait demeuré si, au bout du compte, il ne s'était révélé exceptionnel.

Nous avons découvert la chose, surprenante en soi, d'une manière non moins stupéfiante. Marmonnant et trébuchant sur les mots, nous étions en pleine session de lecture à haute voix – une épreuve que je redoutais, car je lisais plus vite que les autres et devais ensuite attendre qu'ils aient fini. J'avais ainsi tout loisir d'observer mes camarades, qui gardaient les yeux fixés obstinément sur la page devant eux, terrifiés à l'idée d'être appelés à lire.

Fanie semblait encore plus médusé : s'il avait été possible de déchiffrer un mot en le fixant, il aurait été champion de lecture. Je pris cette fascination pour un farouche désir de comprendre. Soudain, sans préliminaire, il tomba de son banc et s'étala sur

le dos dans la travée. Cette conduite si inattendue échappait à ma classification des comportements humains. Tandis que je le contemplais, horrifié et muet, il devint tout raide, dos arqué, poings serrés, tétanisé. Maintenant, tout le monde ou presque regardait, sauf Miss Jordaan, trop occupée à aider le lecteur en train d'ânonner pour noter qu'il se passait quelque chose.

Quelqu'un gloussa au fond de la classe. Je murmurai : « Fanie ! Debout ! », plus pour me convaincre que je n'avais pas perdu le sens de la réalité que parce que je comptais sur un effet quelconque. Or l'effet fut extraordinaire : Fanie se mit à se tortiller, tapant rythmiquement la tête sur le sol. Le temps que Miss Jordaan arrive, de l'écume lui sortait de la bouche, et l'hystérie gagnait la moitié de la classe.

« Tais-toi ! » intima-t-elle à Jesserina Schoeman, encore plus agitée que les autres, en la secouant brutalement par le bras. Jesserina déglutit et se tut. Miss Jordaan s'agenouilla à côté du corps saisi de convulsions frénétiques et le saisit par les épaules. « Fanie ! » hurla-t-elle, je voyais bien qu'elle était aussi terrifiée que nous. Puis elle trouva le mot.

« Il a une crise », décréta-t-elle.

L'information nous calma immédiatement. Nous avons entendu parler de la chose. On nous l'avait nommée, expliquée, nous avons apprivoisé mentalement cette horrible punition du ciel. La seule personne que l'exorcisme ne toucha pas fut Fanie, qui continuait à se taper la tête contre le sol, les yeux et les lèvres serrés à mort.

« Il va avaler sa langue », déclara Miss Jordaan, réveillant en nous la terreur du bizarre. Elle le saisit par la mâchoire. « Passez-moi une règle », dit-elle.

Je lui tendis la mienne, j'étais le plus proche d'elle. De la main gauche elle entreprit d'ouvrir la bouche de Fanie, tout en tenant la règle de la main droite. Elle réussit à écarter les dents suffisamment pour insérer ses doigts entre les mâchoires. Elle

hurlait et lui donnait des coups de règle sur la tête et, Jesserina Schoeman s'étant remise à brailler, elle la frappa sur la jambe.

Ce qui servit à les calmer toutes les deux, mais n'eut aucun effet sur Fanie. Miss Jordaan força l'ouverture des mâchoires avec la règle et réussit à extraire ses doigts. Fasciné, je remarquai qu'ils saignaient. La règle maintenant logée dans la bouche de Fanie, Miss Jordaan se détendit.

« Du moins, il n'avalera pas sa langue », dit-elle sur un ton sinistre, d'où il semblait ressortir que, en principe, il avait le droit d'avalier sa langue et d'aller au diable. Rassurés, nous avons pardonné à Fanie d'avoir mordu Miss Jordaan, et l'avons observé avec détachement.

La crise dura environ cinq minutes. Les convulsions cessèrent brutalement et Fanie s'affaissa, flasque, les yeux toujours fermés. La règle tomba de sa bouche, je la ramassai et examinai avec intérêt les marques de dents sur le bois. « Fais-moi voir », chuchota Annette Loubser. La règle circula de main en main, objet témoin de la violence de la crise de Fanie.

Nous avons transporté Fanie dans le bureau du directeur, lieu d'aboutissement de toutes les crises, et Mr Viljoen le reconduisit chez lui. Miss Jordaan, les doigts pansés grâce aux fournitures de la trousse de première urgence, légèrement pâle sous le coup de la douleur et du choc, nous expliqua ce qui venait de se passer.

« Certaines personnes ont des crises de ce genre en raison d'une maladie. Elles ne sont pas dangereuses (bref regard à ses doigts bandés), mais il faut faire attention de ne pas les effrayer, parce que ça peut déclencher la crise.

- Qu'est-ce qui va se passer pour Fanie ?
- Il va se rétablir très vite. »

Au déjeuner, j'ai annoncé fièrement : « Fanie van den Bergh a eu une crise aujourd'hui. » À ma grande déception, la nouvelle

ne sembla pas intéresser ma mère autant qu'elle me paraissait le mériter.

« Oui, il est épileptique. Sa mère me l'a dit.

– Épi... ?

– Épileptique. C'est quelqu'un qui fait des crises.

– Il a mordu Miss Jordaan », ai-je ajouté, bien décidé à tirer de cette histoire matière à sensation.

« Pourquoi ? Elle a essayé de lui ouvrir la bouche ?

– Elle essayait d'introduire une règle pour l'empêcher d'avaler sa langue.

– Tsss, tsss, fit ma mère. Cette vieille superstition. Elle aurait dû le tourner sur le côté. » Ma mère avait été infirmière – « infirmière qualifiée », précisais-je toujours – avant d'épouser mon père. « Dis-lui qu'elle a eu de la chance qu'il ne lui ait pas tranché les doigts. » Je me serais bien gardé de dire une chose pareille à Miss Jordaan, mais, par-devers moi, j'étais content chaque fois que ma mère critiquait mes maîtres.

Le lendemain, Fanie était de retour en classe, apparemment pas pire qu'avant. On se pressa autour de lui, mais il se montra aussi taciturne sur ce sujet que sur tous les autres. Non, il ne se souvenait de rien, non, il n'avait pas mordu délibérément Miss Jordaan, non, il ne pensait pas que ça lui arrivait quand il était effrayé. De fait, grâce à la science de ma mère, j'en avais plus à raconter que Fanie lui-même.

« Ma mère dit qu'elle n'aurait pas dû essayer d'introduire une règle dans sa bouche, elle aurait dû le tourner sur le côté. C'est un épileptique », ai-je claironné. Je m'étais exercé à prononcer le mot avant d'arriver en classe.

« Qu'est-ce que ta mère en sait ? » protesta Louis van Niekerk. En tant que fils de policier, il se sentait obligé de me soutenir dans des disputes concernant des questions de droit, mais s'opposait à moi quand il trouvait que j'abusais de mon autorité.

« C'est une infirmière qualifiée », ai-je assené. Sur quoi, j'ai offert à Fanie un sandwich à la confiture d'abricot. Qu'il accepta cette fois-ci, mais sans me remercier.

La crise de Fanie passa dans l'histoire. Nous résolûmes de ne pas lui causer de frayeur, mais comme aucun d'entre nous ou presque n'aurait imaginé le faire, cela ne changea rien à notre vie, ni à celle de Fanie. Il y eut un bref sursaut d'intérêt quand Miss Jordaan apparut sans pansement, et nous tendîmes le cou pour voir les traces laissées par les dents de Fanie. Déçu par leur légèreté, je décidai que Miss Jordaan s'était montrée inutilement dure en frappant Fanie avec la règle, d'autant qu'elle devait sa morsure à son ignorance.

Fanie retomba dans son obscurité antérieure. Néanmoins, il émergea momentanément de cette quasi-invisibilité le jour où il apparut tenant un sac de papier kraft translucide, suintant la graisse.

« Qu'est-ce que tu as là-dedans ? » demanda Louis, comme si on pouvait douter de la nature du contenu.

« Du *vetkoek*, dit Fanie, moitié timide, moitié fier. Tu en veux un ? » Et il sortit du sac le plus énorme et le plus informe *vetkoek* que j'aie jamais vu. À l'évidence, Mrs van den Bergh continuait ses expériences. Je réprimai un gloussement, mais Louis, toujours direct, s'exclama : « Jiisus, on dirait une bouse de vache. Fais-moi goûter. » Il mordit dans l'étrange chose. « C'est meilleur que ça en a l'air, déclara-t-il courageusement.

– Tiens, dit Fanie en me tendant un deuxième *vetkoek*, d'une forme encore plus fantastique que le premier. Prends-en un.

– Non, merci. Ma mère dit que le *vetkoek*, c'est mauvais pour toi. »

L'objet toujours dans sa main tendue, il le regardait comme s'il le voyait pour la première fois. Puis il le balança par-dessus la clôture de l'école, dans la rue. Skollie s'amena en trotinant, renifla le *vetkoek*, le transporta dans l'arrière-cour de Mrs Maree. Le

lendemain, pendant l'appel, le directeur annonça que Mrs Maree s'était plainte qu'on avait donné des « ordures » à manger à son chien, qui avait vomi abondamment sur le tapis de son salon. Je racontai l'histoire à ma mère qui affirma que, avec ou sans *vetkoek*, le tapis du salon de Mrs Maree suffisait en lui-même à rendre n'importe qui malade.